

JOURNAL  
D'UN PSYCHOTRONIQUE

## *Sur l'auteur*

Né à Montréal en 1972, Aleksis K. Lepage écrit depuis qu'il connaît l'alphabet, sans autre ambition ni projet que de s'amuser avec les mots. Cette lubie et quelque hasard l'ont mené au journalisme culturel, à la chronique et à la critique, dans les pages du quotidien *La Presse* notamment, où il a sévi pendant plus de quinze ans. *Journal d'un psychotronique* est son premier roman ramassé et publié, mais ses tiroirs sans fond débordent d'ébauches en tous genres.

Aleksi K. Lepage

JOURNAL  
D'UN PSYCHOTRONIQUE

Roman

**NOTAB/LIA**

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2017  
© Visuel: Paprika  
ISBN: 9782882504548

*Regarde, maman ! Un premier roman !*

*Ma nature entière se révolte absolument  
à l'idée qu'il y ait dans l'univers un être  
supérieur à moi.*

Edgar Allan Poe

*Quand on n'a rien de certain devant  
soi, au moins le nécessaire, il n'est pas  
possible de mettre sa vie en ordre. Avec  
rien, on ne fait rien.*

Wolfgang Amadeus Mozart



## Avril

Certains individus font de l'effet. On dit d'eux qu'ils dégagent, qu'ils en imposent, qu'ils en déplacent, que leur magnétisme naturel nous inspire les plus nobles sentiments, que leur seule présence en quelque endroit apporte chaleur et lumière, qu'à leur contact, à leur simple passage, tout s'éveille, les chiens, les chats, les plantes, la vie. De ces personnes on dit aussi qu'elles irradient, resplendent, qu'elles sont comme des soleils. J'aimerais être tel, vraiment, j'aimerais avoir ces prédispositions, ce pouvoir d'attraction, d'irradiation, être un soleil-vivant et resplendir à tout vent. Mais, à l'inverse, depuis toujours j'ai l'impression de plutôt n'inspirer, de plutôt n'expirer, enfin de plutôt ne respirer que du vide, de plutôt n'attirer que du rien, d'en créer autour de moi, de repousser tout, tous et toutes comme un aimant renversé. Quel est l'exact contraire d'irradier ? *Assombrir*, disons. Où que j'aille, les choses se voilent, cessent mystérieusement de se produire et, si je me mêle de prendre la parole, les gens regardent leur montre. Je pourrais

le jurer : ma présence provoque le ralentissement, jusqu'à l'interruption momentanée des événements, *je suis* une masse nuageuse, *je suis* une panne de courant. Je l'ai remarqué plus de cent fois, c'est une tare, c'est peut-être inné, inscrit dans mes codes : il ne se passe presque rien là où j'apparais, et moins encore quand j'y reste un peu. On m'invite pourtant, là-bas, chez eux ou ailleurs. Je suis un individu sinon sollicité, au moins bienvenu, apprécié même, pour mon « humour décalé », mon « sens de l'autodérision » ou je ne sais trop quelle qualité de consolation. J'ai souvent dit oui, j'ai joué le jeu des gens, avec eux et de bon gré. Mais, où que j'aïlle, où que je sois hors de chez moi, tout stoppe, le temps se fige, l'ennui s'installe, emplît les âmes, hante l'espace. Mieux vaut retourner en mes grottes et tanières. Comment rendre, avec des mots, ces pauvres mots, à quel point je me sens seul ?

Seul, non ! Je ne suis pas seul mais unique ! Je suis l'Unique, avec le U, l'Unique de Max Stirner, ce petit Nietzsche avant Nietzsche ; je suis égoïste, mais égoïste de conviction, mégalomanie de combat, envers et contre tout ce qui s'oppose à Moi, envers État, religion, morale, principe, justice, loi, goût : *Pour Moi, il n'y a rien au-dessus de Moi*. En voilà une pensée tonifiante et masculine ! J'y croyais, j'y ai cru, j'ai déjà eu 27 ans, je n'y crois plus tellement, je suis devenu sobre, et je suis depuis désespérément nombreux et dispersé, pourtant plus isolé que jamais. Moi, l'Unique, fier et battant, m'en suis allé avec Stirner, Nietzsche, Schopenhauer et même

ce rutilant Cioran. J'ai coupé tous les ponts avec ceux-là, avec moi-même, privé d'alcool, et je suis sans ami, sans envie, je n'ai plus d'intérêt et je ne veux plus d'Internet. De ça aussi je dois me purger. Le Net, le Web, la Toile, le gâchis. De toute façon, je suis à court de moyens, je n'ai droit qu'aux commodités basiques – et bas débit – du service de câblage le plus *cheap*.

Que je sois maudit ! Mais je n'ai pas fait exprès. Je n'avais pas l'intention de reprendre ce journal intime, laissé aux ronces depuis une dizaine d'années, soit un gouffre. La vérité, stricte et humiliante, est que j'avais amorcé ce journal après avoir consulté une personne compétente, un psy, lequel, en vue d'apaiser mon tourment, m'avait proposé cette forme d'exutoire qu'est l'écriture pour soi et rien que pour soi. Il m'avait aussi encouragé au chant choral, au fusain et au taekwondo. Mais certaines lectures récentes, dont l'égotiste Henri-Frédéric Amiel, acharné à l'introspection, et quelques conversations de nature spirituelle avec une amie, m'ont incité à y revenir. Mon journal m'a alors paru important, je me suis rendu compte de sa « valeur », et j'ai voulu le reconquérir. Puis des événements perturbateurs, littéralement extraordinaires, m'ont convaincu : je dois retrouver ce journal, le tenir et l'entretenir avec constance et esprit de sérieux. Par devoir, par humanité s'il m'en reste. *Je n'ai pas le choix*. Il me faudra, il me faut déjà, le temps pressant, *témoigner de l'Histoire*. Ce n'est pas une blague. Pour Moi, il

y a désormais quelque chose au-dessus de Moi. Au-dessus du reste, aussi.

Mon sommeil est agité depuis des semaines, semaines de disette mortifère, et je me lève passé midi, de sorte que je ne m'endors qu'à l'aube, en proie à l'angoisse ou à l'hébétude. Pas l'intention de renouveler mon ordonnance de benzodiazépine; ce médicament, par ailleurs efficace, anéantit toute pulsion, coupe la soif il est vrai, mais fait bander mou. Il n'y a rien d'intéressant, la nuit venue, depuis que je suis seul et pénitent. À quoi bon veiller? Veiller sur qui? Veiller sur quoi, et avec quoi? Pour souhaiter quel ensorcellement? Parfois, je me demande aussi à quoi bon m'agiter de nouveau, sortir de mes draps et affronter encore une autre journée sans mon fuel éthylique. Je n'ai pas de travail. Personne n'a besoin de mes services, nulle part, ni de ma compétence, ni de ma sympathie, ni de ma tendresse, ni de mes caresses, ni de mes idées, ni de mes mots, encore moins de ceux-là. J'ai ramassé un minimum d'énergie pour écrire ici, pour relire même ce journal au complet, depuis les premiers «cher journal» des années 90 jusqu'à cet exercice de témoignage. Mais je n'en tire rien que malaise et mépris de soi. En vérité, sans boisson je m'emmerde absolument et je ne trouverais rien à dire à personne, les mots ne venant plus à mes lèvres. Sans alcool, tout me paraît écrasé, de trop, et plus rien ne m'atteint qui pourrait me distraire de la soif. Je me saoule à grandes tasses de tisane à saveur de «Bonne Nuit» et je reste scotché à la

télé, quand je ne sors pas pour me délier un peu les jambes. Non, je n'avais pas l'intention sincère et sentie de reprendre ce journal qui me pèse déjà, qui m'a toujours abattu, que je ne veux plus alimenter, qui devrait s'en aller de lui-même, «voler de ses propres ailes» et devenir, après devoirs, le scénario d'un court-métrage affreusement prétentieux. Je repique tout de suite, presque tel quel, un extrait du *Journal* de Henri-Frédéric Amiel. Tout est là, c'est bien Moi: «J'use en longs soliloques le temps et les forces qui, employées ailleurs, m'auraient permis d'être utile. Le métier d'écrivain me paraît à peu près impossible, la pensée du public me paralyse. L'élan, le souffle, la préoccupation conquérante du but à atteindre me font totalement défaut. La funeste routine du retour sur soi-même se traduit en piétinement intellectuel; on relit vingt fois une ligne avant d'y souder la suivante, l'anxiété de mal faire finit par ôter le moyen d'agir.» Ma vie, je n'ai pas la fougue ni le talent de la raconter, de l'écrire pour d'autres, pour *vous*, de la réinventer, de la mettre en scène, enfin de jouer avec; ma vie, donc, comme à peu près tout le monde je me contente de la vivre à défaut de pouvoir en faire une bonne histoire. Et puis...

Et puis... Les événements saillants de l'actualité ne devaient pas trouver leur place ici, dans ce défouloir égocentrique et monomaniaque. Mais, disais-je, je me sens obligé de témoigner, sur le vif, de faits incroyables, prodigieux. Voici, je lâche le morceau, à mes risques et périls: depuis bientôt